

À Bléré, une fonderie à l'abandon...

BLÉRÉ

La fonderie

saigne toujours

■ ■ ■ *Les plaies sont encore à vif, le sujet brûlant, les langues pas faciles à délier. À Bléré, la fermeture définitive de la fonderie, en 2009, a causé un traumatisme. Quelques anciens ont tout de même accepté d'évoquer, pour nous, des souvenirs de leur usine. Un passé parfois très douloureux, dans tous les sens du terme...*

Par Sébastien Drouet

2 8 000 m² de superficie, dont 12 000 m² couverts, au bord du Cher, pas très loin du cœur de ville. Cette ville qui devinait, à l'odeur de métal chaud qui flottait dans l'air, que le temps allait se gâter. Aujourd'hui, les 28 000 m² sont toujours là, mais l'odeur de métal chaud a disparu. Depuis ce jour funeste de juin 2009 où les derniers salariés de la fonderie ont été priés de quitter

les lieux, quelques années après leurs collègues remerciés lors de deux précédents plans sociaux. Les grilles se refermaient alors sur près de 50 ans d'histoire...

C'est en 1960 que la fonderie ouvre ses portes, à l'initiative d'un certain Daniel Waeles, qui rachète une petite activité sans prétention, au bord de la rivière. Sous sa conduite, l'usine va grandir, d'année en année, passant d'une

dizaine d'employés à l'origine, à 450 au milieu des années 90. « Pour le canton, c'était très important, assure Patrick Perrault, un ancien. De nombreux lotissements ont été construits du fait de la présence de la fonderie. »

Celle-ci ne s'appellera pas toujours Waeles. Comme c'est souvent le cas, elle change de nom au fil des rachats successifs : Valfond, APM, Auto-Cast.

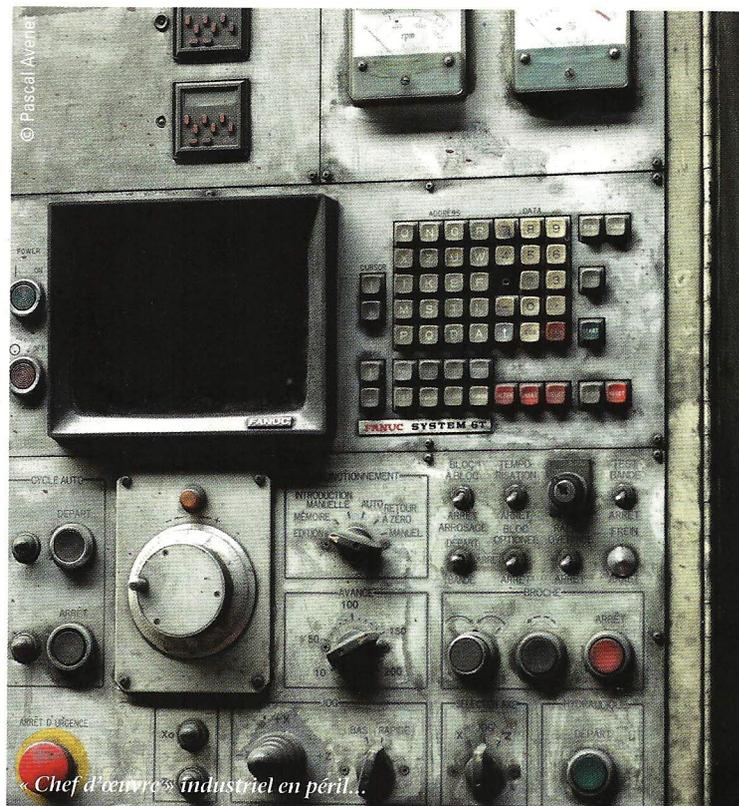
Techniquement aussi, des innovations apparaissent : pour fabriquer les fourchettes de boîtes de vitesse, la grande spécialité de la maison, on passe des alliages cuivreux aux alliages de fonte. On utilise les aciers, à très forte résistance mécanique, pour les turbocompresseurs. Les principaux clients se nomment Panhard, Renault, Volkswagen...

BLÉRÉ SACRIFIÉ

Les difficultés arrivent dans les années 2000, du fait de la concurrence des pays de l'Est, de l'Angleterre, de l'Italie, malgré l'application du procédé Croning (mélange de sable enrobé de résine dont la prise chimique se faisait en réaction au contact sur un modèle chaud), qui permet de réduire les épaisseurs d'usage. Surtout, un autre site du groupe Auto-Cast, à Laval, fait la même chose. Bléré est sacrifié.

« Contrairement à Laval, il y a eu un manque d'investissement-sici, regrette Patrick Perrault. D'autre part, le directeur emblématique, M. Bouillant, est parti en 1993. 16 ou 17 dirigeants se sont succédé par la suite ! » Avec chacune des méthodes de management différentes. Si on ajoute à cela les problèmes d'impact sur l'environnement, l'impossibilité géographique de se développer... Deux plans sociaux sont décidés, en 2004 et 2007. En 2009, il ne reste qu'une centaine d'employés

“ À cause de l'amiante, on a enterré plusieurs anciens collègues... ”



sur le site. « À partir du mois de juin, on nous a demandé de rester chez nous, se rappelle Patrick. Nous avons eu des propositions de reclassement à Laval, mais deux cadres seulement y sont allés. À la fin, la moyenne d'âge était de 55 ans ; lors des deux premiers plans sociaux, ils avaient licencié les plus jeunes. Partir à Laval, à 55 ans, c'était difficile... »

CRÉATION D'UNE ASSOCIATION

Patrick Perrault est entré à la fonderie en 1976, à 17 ans, pour n'en sortir qu'à la toute fin, en tant que chef de projet. Il vivra douloureusement la fermeture du site, s'investira aussitôt dans une autre activité. Et il refusera longtemps d'évoquer son précédent métier. Jusqu'au moment où... « En fait, il y a une histoire industrielle à raconter, un patrimoine à préserver, dit-il. Et par respect pour tous ceux qui ont travaillé là, on ne peut pas laisser tomber cet endroit. Avec deux autres anciens collègues, Brigitte

Chauveau et Jean-Louis Bouclet, nous avons dépassé le traumatisme, et décidé de créer une association. »

Celle-ci est en fait partie d'une demande de la précédente municipalité, dans laquelle M. Perrault était conseiller ; souhait repris par la nouvelle équipe. Le but est de faire se rejoindre la partie « physique » détenue par la Ville depuis 2012 (moyennant la somme de 132 000 €), avec la partie « intellectuelle », gérée par l'association donc, qui va tâcher de collecter des documents, des objets, pour transmettre ces informations, monter des expositions, créer un musée, peut-être... Pour l'heure, le bureau de « Mémoire et patrimoine de la fonderie » débute tout juste son travail d'investigation. Ce n'est pas le plus facile. « Beaucoup ne veulent plus en parler. Il faut beaucoup dialoguer pour récupérer quelques éléments », sourit Patrick Perrault, qui espère que cette initiative va permettre de délier les langues.

L'AMIANTE MORTEL

Rémy Gibert, 71 ans, ne se fait pas prier, lui, pour parler. Il est vrai qu'il est parti au sommet, en 2001, après 27 ans de labeur – après avoir œuvré auparavant en tant qu'ouvrier agricole. « Chez Waeles, j'étais polyvalent, dit-il, mais je travaillais souvent près des fours, à l'ébarbage ; on enlevait ce qui dépassait des pièces. Même si les salaires étaient intéressants, grâce aux primes notamment, les conditions étaient difficiles, il y avait beaucoup de poussière dégagée par les pièces de métal qui étaient meulées. Il n'y avait pas assez d'aspiration. Bien après mes débuts, on a eu les masques ; les premiers étaient en lin. Les femmes se collaient des tissus autour de grosses lunettes pour éviter les éclats. »

Peine perdue souvent. Danielle, son épouse, employée à la fonderie de 1994 à 2009, évoque les minuscules éclats de métal chaud s'infiltrant sous les protections. Les ophtalmologistes tourangeaux ont dû faire fortune à cette époque... Les pneumologues aussi, malheureusement. « Les meules s'encrassaient, raconte Rémy, il fallait passer le diabolo dessus, qui dégageait de la poussière ou des grains de sable ! » Sans compter l'amiante, présent partout, comme dans nombre de fonderies – pour l'isolation des fours, des tuyaux, des ateliers, la couverture. La poussière d'amiante qui a causé et cause encore des problèmes à Rémy. Outre les décès dus aux tumeurs du cerveau, surtout parmi ceux qui étaient chargés de nettoyer les fours, plusieurs personnes sont mortes à cause de ce poison – impossible d'avoir un chiffre précis, mais nos interlocuteurs glissent quelques noms dans la conversation. « La présence d'amiante n'a été rendue officielle qu'en 2002-2003, précise Danielle. En 2000, officiellement, il n'y en avait

pas ! Mon mari va bien, mais malheureusement, on a enterré plusieurs anciens collègues. »

LES MOTS DU MÉTIER

Jean-Louis Lalanne a connu l'usine quand elle ne comptait que 64 salariés. C'était en... 1964. Il allait y rester 29 ans : « Au départ, j'ai travaillé sur des petites meules ; je meulais des pièces en laiton pour la robinetterie, et en bronze pour faire des colonnes à bière. » Jean-Louis se rappelle l'arrivée des premiers fours électriques, en 1968, à la place des fours au fuel. Il raconte les gestes, comme si c'était hier, avec ce vocabulaire propre à chaque métier : « Les robinets étaient coulés à la main avec une louche, puis dégroupés. Ils étaient ensuite tronçonnés puis passés à la petite meule. Les fourchettes d'embrayage étaient mises en sac, puis chargées dans les camions, à la main là encore. » Au bout de quelques années, il passe au contrôle des pièces, puis à celui des rebuts, avant le service qualité, pratiquant des prélèvements, réalisant des essais, des tractions, pour obtenir au final un certificat de conformité. « On faisait tout pour arriver au zéro défaut, mais

ce n'était pas possible, déclare-t-il. On a dû descendre au mieux à 6 ou 7 % de pièces non-conformes. » Avant de partir, en 2003, il va former sa belle-fille. Son épouse était, elle aussi, employée de l'usine.

Jean-Louis revoit parfois d'anciens collègues : « Je connaissais tout le monde, les Français, les Marocains, les Portugais... On s'entendait tous, mais l'ambiance s'est dégradée vers 1993, après le départ des anciens directeurs. Monsieur Bouillant, c'était comme un père de famille avec ses employés. »

Autant de souvenirs que tous sont invités à partager au sein de l'association nouvelle. Quant au futur musée, il faudra d'abord attendre les résultats du diagnostic sur la pollution et des risques d'inondation pour l'envisager. « C'est un lieu de mémoire industrielle auquel nous sommes attachés, déclare Daniel Labaronne, maire de Bléré. Mais l'étude déterminera ce qu'il sera possible de faire. » L'étude... et le budget municipal.

infos

Mémoire et patrimoine de la fonderie, 02 47 57 97 24 - patrick.prlt@aliceadsl.fr



Voilà ce qu'il reste de la fonderie de Bléré... Depuis qu'elle a fermé ses portes en 2009, elle n'est plus qu'une usine désaffectée.